

La psychologie n'est pas un jeu d'enfant...

J'ai souvenir qu'à l'époque où l'un de mes fils était en Cours Préparatoire, un jour que j'allais le chercher en fin de journée – il y a près d'un demi-siècle de cela et l'on parlait encore de « l'heure des mamans » ! –, j'ai entendu la maîtresse expliquer à une (vraie) maman que, les graves problèmes scolaires de son fils, étaient dus « aux trop nombreuses absences du père à la maison ». Le déficit d'autorité paternelle expliquait aussi bien, disait-elle, les problèmes d'attention de l'enfant que son manque de volonté et son rapport difficile aux règles et à la loi qui compromettait son accès à la lecture et au calcul...

Cette réflexion me choqua profondément mais ce n'est qu'aujourd'hui que j'en vois toutes les dimensions problématiques. D'abord, bien sûr, on peut s'inquiéter des méthodes qui avaient permis à la maîtresse d'obtenir ainsi, de l'un de ses élèves, des informations sur sa vie familiale ; et, s'il s'agissait, d'une confession spontanée, la moindre des choses eût été de ne pas ébruiter la confiance et rompre ainsi le lien de confiance qui s'était établi entre elle et l'enfant. Ensuite, on est, évidemment, surpris de voir cette même maîtresse proférer des accusations devant la personne qui en était probablement l'une des principales victimes : il est bien possible, en effet, que cette mère ait été la première à regretter les absences de son conjoint et il était, pour le moins, indélicat de lui en faire le reproche. D'autant plus que ces absences pouvaient être dues à des contraintes personnelles ou professionnelles que les parents subissaient et sur lesquelles ils pouvaient n'avoir absolument aucune prise.

Et puis, bien sûr, si la maîtresse avait poussé un peu plus loin ses études de psychologie, elle aurait appris que la « fonction paternelle » n'est nullement le monopole du père et qu'il est terriblement simplificateur d'affecter ainsi à l'un des deux géniteurs une responsabilité que peuvent exercer d'autres membres de la famille, voire des tiers. Plus encore, parce qu'elle n'était qu'une « psychologue en herbe », la maîtresse s'est hasardée à une psychanalyse sauvage au caractère particulièrement aléatoire : et si les absences du père avaient, dans ce cas précis, contribué à son idéalisation par la mère qui, en faisant sans cesse référence à lui, aurait contribué à rendre sa présence symbolique bien plus prégante que l'aurait été sa présence physique ? Pourquoi pas, après tout ? Car les interprétations cliniques, quand elles ne sont pas effectuées dans le cadre d'une relation thérapeutique par un praticien formé et lucide, peuvent vite tourner à « l'arroseur arrosé » ! « *Pourquoi me parlez-vous ainsi, au débotté, de la place du père, aurait pu répondre la mère si elle avait eu le culot nécessaire ? N'est-ce pas que vous avez-vous-même un problème avec le vôtre ?* »

Mais, ce qui est le plus choquant dans cette réflexion, c'est qu'elle semble dédouaner l'enseignant de toute responsabilité en mettant en cause une situation familiale sur laquelle il n'a, évidemment, aucun pouvoir. Quitte à jouer un peu la provocation, ne peut-on pas inverser le propos : et si le rôle de la maîtresse était, en réalité, de faire réussir les enfants en lecture et en calcul... même s'ils ont des problèmes avec leur père... et, précisément, pour qu'ils puissent s'appuyer sur ces

réussites pour surmonter leurs difficultés personnelles ? Ambition démesurée, dira-t-on ! Ce n'est pas certain : beaucoup de témoignages nous apprennent, en effet, que c'est grâce à une relation pédagogique bienveillante et exigeante à la fois que de nombreux adultes ont pu trouver du plaisir dans des apprentissages scolaires, mettre à distance et dépasser ainsi des relations à caractère pathologique avec leur famille ou leurs proches. Mais, bien sûr, cela nécessite de faire un pari, un pari dont on ne sait pas d'avance s'il va réussir : le pari qu'une pédagogie qui suscite le désir d'apprendre et la joie de comprendre peut, dans certains cas, être plus fort que toutes les adhérences, tous les problèmes psychologiques ou sociologiques qu'un petit être humain trimbale avec lui. « Dans certains cas » ? Oui, sans doute ! Mais on ne sait jamais d'avance si tel ou tel enfant ne peut pas, précisément, être dans ce cas-là.

C'est pourquoi il ne faut pas transformer les analyses à caractère général sur l'échec scolaire et ses causes en excuses et, *a fortiori*, en explications commodes qui exonèreraient les éducateurs de toute inventivité. Certes, il ne faut pas nier, non plus, le poids des déterminismes qui pèsent sur les êtres, pas plus qu'il ne faut désertier les combats sociaux et politiques, comme les engagements associatifs, susceptibles de les alléger. Mais, il faut parier que, si l'on ne peut pas tout, on y peut, au moins quelque chose. Sinon, autant rendre son tablier !

C'est pourquoi, aussi, il ne faut jamais se laisser aller à des interprétations sauvages qui en disent toujours plus sur nous-mêmes que sur celui ou celle que nous interprétons, fussent-ils nos élèves ou nos enfants ! Qui d'entre nous n'a pas été agacé par une remarque du type : « *Si tu me dis cela, c'est parce que tu régles tes comptes avec ton enfance ou que tu retrouves les réflexes de ton milieu social !* ». Pas de meilleur moyen pour nous déstabiliser, pour nous déposséder de notre propre parole, pour prétendre, en quelque sorte, posséder notre vérité à notre place : « *Tu dis cela mais moi je sais pourquoi tu le dis ! Et, en fait, je sais mieux que toi ce que tu dis !* »

Car, pour répandue qu'elle soit, cette attitude est ravageuse ! Elle nous met légitimement en colère et nous fait parfois céder à la tentation de « renvoyer l'ascenseur », engendrant ainsi des conflits sans fin dans lesquels la raison n'a plus de prise. On en voit des exemples tous les jours dans notre société, quand, au lieu de répondre sur le fond, des responsables politiques ou administratifs infantilisent les citoyens en les « interprétant » plutôt qu'en engageant une discussion sérieuse avec eux. On en voit des exemples dans le domaine des relations entre les parents et les enseignants, quand, au lieu de se demander ce qu'ils peuvent faire, ensemble et chacun de leur côté, pour la réussite de l'enfant, ils se soupçonnent réciproquement d'avoir les pires intentions ou les pires comportements du monde. On en vit aussi au quotidien les méfaits éducatifs quand, face à un propos ou un comportement d'un enfant, on se dérobe et, en prenant une position de surplomb, en « interprétant » ce qu'il a dit au lieu d'engager un dialogue avec lui. Cela va du traditionnel : « *Si tu as fait ça, c'est que tu ne m'aimes pas !* »... à l'inquiétant : « *Ce que tu me dis là, ça n'est pas de toi, quelqu'un te l'a soufflé* »... jusqu'au subtil : « *Je vois bien que tu es triste et que tu ne veux pas me le dire, mais moi je sais pourquoi...* ». Ces répliques sont terribles pour un enfant ! Elles brisent toute possibilité d'interlocution sereine, l'amènent à se replier sur lui-même et lui font comprendre que l'adulte ne le prend pas – et, lui, pense « ne le prendra jamais » – au sérieux.

Comment faire alors quand une situation paraît bloquée ? S'interdire l'interprétation et proposer une médiation : « *Tu es triste... et si on lisait un livre, invitait un copain ou allait au cinéma ?* » Bien sûr, l'enfant peut ignorer nos propositions... Mais il ne faut pas se décourager et en faire d'autres, plutôt que de « kidnapper » ainsi son intériorité ! Et puis, à tout prendre, quand quelque chose coince, il vaut mieux tenter d'engager, un vrai dialogue : « *Je ne suis pas d'accord* » vaut toujours mieux que « *Je sais pourquoi tu as fait ça* ». C'est là, légitimement, une des règles des « ateliers de philosophie » avec les enfants : ne jamais psychologiser mais prendre au sérieux, faire reformuler pour éclaircir le propos et répondre sur le fond. Certes, tous les enfants ne seront pas en mesure de poursuivre le dialogue « au même niveau » que l'adulte, mais cela n'empêche rien : si l'on attendait que les enfants sachent parler pour leur parler, ils ne parleraient jamais. Si l'on attendait qu'ils soient « raisonnables » pour faire appel à leur raison, ils ne le deviendraient jamais.